

A SON EXCELLENCE MGR MERRY DEL VAL

DÉLÉGUÉ APOSTOLIQUE

*Lorsque la mer est calme et le ciel sans nuage,
Le navire obéit au simple timonier ;
Mais la barre est aux mains d'un hardi nautonnier.
Quand le vent se déchaîne et que gronde l'orage,*

*Pour vaincre l'ouragan et déjouer sa rage,
Il faut joindre à la foi du noble chevalier,
La prudence d'un sage et le bras d'un guerrier,
Un cœur exempt de crainte, un indompté courage.*

*Notre barque voguait vers un sombre récif :
Un pilote nous vient, jeune, vaillant, actif,
A la voix du Pontife en qui chacun espère.*

*L'auguste prisonnier, en dépit de ses fers,
Est le maître des rois ; et son grand cœur de père,
Dans son amour immense, embrasse l'univers.*



Ottawa, avril 1897.

A HERMANCE

VOYAGE D'UNE JEUNE FILLE AUTOUR DE SA CHAMBRE

Je me propose aujourd'hui de voyager, mais je ne m'éloignerai pas ; je vais simplement voyager autour de ma chambre, laquelle est assez grande. Est-elle laide ou jolie ? Les indifférents ne la trouveraient peut-être pas jolie, mais moi, je l'aime beaucoup ainsi, telle que je me la suis faite...

De la fenêtre, on découvre le plus beau des panoramas. Comme la maison est élevée, on voit les clochers des églises, des institutions religieuses et les longues cheminées noircies des usines. A droite, nous apercevons la montagne qui nous envoie son bon air et sa fraîcheur, dans les temps chauds. L'hiver, la verdure fait place à la neige, à la belle neige d'une si éclatante blancheur ! Voilà bien des coups d'œil dignes de reposer l'esprit et le cœur. Je passe la plus grande partie de mon temps dans ma chambre, entourée des mille objets qui me sont chers au souvenir et à l'âme. Aussi, désiré-je causer avec chacun particulièrement.

Voici mon lit. Oh ! que je suis aise de l'avoir pour me reposer des fatigues de la journée ! C'est toujours avec regret que je le quitte le matin ; car, c'est alors que mon oreiller moelleux me fait ses grandes caresses et me dit ses plus tendres choses ! Que n'est-il pas aussi pour l'ouvrier qui, le soir, revient chez lui brisé, après un dur labeur ? Comme il doit être heureux d'avoir un bon lit pour réparer ses forces ! Mais le malade, qui est pendant des semaines et des mois cloué sur un lit de souffrances, n'a-t-il pas grande hâte de le quitter, cet ami de la jeunesse et du travailleur laborieux ? Oui, peut-être ; mais il bénit Dieu qui lui fournit une couche pour reposer ses membres perclus et refaire une santé qu'il emploiera à le servir toujours. C'est au chevet de mon lit que je demande à Dieu de répandre ses grâces abondantes sur ma famille et sur mes amis.

Tout à côté, ma vue se porte sur une petite montre qui m'est très précieuse, car c'est un souvenir de ma mère. Le temps passe vite : j'ai déjà dix-huit ans et pourtant il me semble que c'était hier que j'en avais dix ! La vie est courte ; il faut savoir en profiter. Nous ne sommes, sur la terre, que de simples voyageurs...

En face de moi, la glace me renvoie mon image : l'aimé-je beaucoup ma glace ?... J'avoue que j'ai un petit faible pour elle ; pourtant, ce petit défaut ne m'égare pas jusqu'à la coquetterie. Mais que de femmes s'oublient devant leur glace en longue causerie avec elles-mêmes ! Que de jeunes filles prennent ici leurs premières leçons d'orgueil, de hauteur, de mépris !... La glace est d'une grande utilité ; mais elle ne doit pas être la conseillère de la vanité. Elle voit bien des choses, cette compagne indispensable de la vie

d'une femme : quel dommage qu'elle ne puisse écrire ses mémoires !

A ma droite, sur des rayons, sont disposés quelques livres qui m'aident à passer agréablement mes heures de loisir. Sur la toilette, ma vue se repose sur quelques dessins, cadeaux de mes compagnes du couvent. Ils me rappellent de bien doux souvenirs.

Il y a aussi, tout près, un album qui renferme les portraits de mes parents et de mes amies. C'est toujours avec un nouveau plaisir que je les regarde, ces figures chéries ! Je me sens profondément émue lorsque je vois les photographies de ces personnes que j'ai tant aimées et qui ne sont plus !... Notre tour viendra à nous aussi ; il faudra partir et laisser tout ce qui nous attache ici-bas...

Près de la fenêtre est mon secrétaire. C'est là que je fais mes devoirs, que j'apprends mes leçons, que je recueille les pensées que j'ai trouvées jolies dans mes lectures, et que je prends aussi des notes sur les principaux événements qui arrivent quotidiennement. J'ai plusieurs boîtes à ouvrage ; veulent-elles dire que je suis très laborieuse ? Je crois que leur nombre parle beaucoup en ma faveur. J'aime le travail : la couture et les ouvrages de fantaisie entrent dans mes goûts. Non loin de mon bureau, est mon fauteuil, mon bon fauteuil ! C'est ici que je me repose après les longues promenades que je fais pour améliorer ma santé chancelante. C'est ici encore que je rêve quelquefois, tout éveillée, que j'essaye de percer l'avenir, que je bâtis mes châteaux en Espagne ! Oh ! tous les beaux rêves que nous choisissons à quinze, dix-huit et vingt ans ! Se réalisent-ils toujours ?... Prions Dieu et la Vierge bénie de nous garder surtout dans la voie droite, celle qui conduit au port heureux...

LUCETTE.

RÉCIT DE VOYAGE

A TRAVERS LE GROENLAND

Nous extrayons de l'ouvrage de l'explorateur Nansen : *A travers le Groenland*, traduit par Chs Rabot et publié chez Hachette, un pathétique récit des souffrances qu'il a endurées, ainsi que ses compagnons, lors de leur séjour à travers les glaciers de l'Inlandsis :

Très peu agréable est la fonction de cuisinier : celui qui a cette charge doit sortir de son sac une heure avant les autres. Nous nous réveillons la tête couverte de glace et de givre, produit de la congélation de la vapeur d'eau contenue dans l'haleine. Une fois hors du "lit", on se trouve dans une pièce où la température est d'environ 40 degrés au-dessous de zéro, et où tous les murs, excepté celui exposé au vent, sont couverts de givre. Maintenant, il s'agit d'allumer le réchaud. La manipulation d'un objet en métal, par une pareille température, n'est ni agréable ni aisée ; il est non moins difficile de remplir la lampe et d'arranger les mèches. Pour qu'elles brûlent, il est nécessaire qu'elles soient convenablement imbibées d'abord ; et, dans ces préparatifs, il vous coule de l'esprit-de-vin sur les doigts : par un pareil froid, vous risquez ainsi de vous faire de graves brûlures. Afin que les mèches fussent toujours sèches, j'avais l'habitude de les porter dans la poche de mon pantalon.

Lorsque la lampe est allumée, il faut surveiller la flamme et l'empêcher de monter trop haut. Sans cette précaution, le réservoir s'échaufferait rapidement et pourrait faire explosion. Nous évitons un tel accident en jetant de la neige sur la lampe. D'autre part, la flamme doit cependant être assez ardente, afin que la cuisson ne soit pas trop longue. Quand le thé ou le chocolat est prêt, je réveille les autres, nous déjeunons, bien enveloppés dans les sacs. Le repas achevé, on fait rapidement les préparatifs du départ, on nettoie les patins des traîneaux, on abat la tente, charge les bagages, fait des observations, puis en route.

Pendant notre voyage à travers l'Inlandsis, les heures les plus agréables étaient, sans contredit, celles que nous passions le soir sous la tente, autour de la

lampe, accroupis sur nos sacs. Avant d'entrer dans notre chambre à coucher, chacun devait secouer soigneusement ses vêtements pour ne pas y apporter de neige. Quelles qu'eussent été les fatigues de la journée le froid et les difficultés, toutes ces peines étaient oubliées une fois que nous nous trouvions à l'abri.

Lorsque le repas est servi à la lueur tremblotante de notre bougie, nous sommes les gens les plus heureux du monde. Après le souper on nettoie le bidon qui a servi à la cuisine, on le remplit de neige, puis on casse le chocolat, de manière que tout soit prêt pour le déjeuner du lendemain. Cela fait, on se glisse dans les sacs, on les ferme le plus hermétiquement possible et bientôt on s'endort.

Toutes les questions relatives à la nourriture tenaient une large place dans nos pensées. Le plus grand plaisir que nous eussions pu avoir aurait été de manger à notre faim ; le lard surtout était l'objet de nos desirs les plus ardents. Chacun de nous recevait par semaine une ration de 250 grammes de beurre ; aussi longtemps qu'il nous en resta, rien ne nous sembla aussi bon que d'en avaler de gros morceaux. Pour quelques-uns, le plaisir ne durait pas longtemps : Kristiansen mangeait toute sa ration le premier jour.

Nous avions une telle envie d'aliments gras que Sverdrup me demanda un jour à boire l'huile servant au graissage des chaussures !

Toutes les rations étaient soigneusement pesées. Elles étaient d'un kilogramme par jour et par homme. Quand nous approchâmes de la côte occidentale, la viande séchée fut laissée à discrétion ; néanmoins, nous ne parvîmes jamais à satisfaire notre faim.

A notre retour en Norvège, on demanda un jour à Balto s'il n'avait jamais été rassasié :

— Non, répondit-il, j'avais toujours faim. Vous en souvenez-vous, dit-il en s'adressant à Sverdrup, un jour, lorsque nous avions une double ration, je vous demandai après le repas si vous n'aviez plus faim. "Non, n'avez-vous répondu, je suis encore affamé comme un loup."

La manière dont nous cuisinions n'eût guère satisfait les délicats. Sur le glacier, l'eau étant rare, nous ne pouvions laver le bidon servant de casserole ; cette opération aurait, du reste, été pénible par le froid auquel nous étions exposés. Le soir, après avoir fait cuire soit la soupe, soit le ragoût, on accordait comme une faveur, à un des aides-cuisiniers, le droit de recueillir la sauce encore adhérente aux parois du vase. Généralement, Balto jouissait de ce privilège et il s'acquittait de la besogne en conscience. Avec la langue et les doigts, il rendait le bidon absolument luisant, mais il ne pouvait jamais en atteindre le fond et, dans cette partie, restaient toujours quelques menus morceaux de viande ou de légumes.

Le même bidon servait ensuite à la préparation du thé et du chocolat. On y trouvait, par conséquent, une macédoine composée de feuilles de thé, de morceaux de chocolat et de graisse, dont nous nous régalaions.

Sur l'Inlandsis, une denrée presque aussi recherchée que le beurre, était le tabac. Un de nous offrit, un jour, deux francs quatre-vingts pour une seule pincée de cette précieuse substance. La petite ration, distribuée chaque dimanche, était reçue avec une joie que je ne puis décrire. Toutes les fatigues étaient alors oubliées et tous les visages souriants. Que de précautions on prenait pour ne pas en perdre la plus petite parcelle ! On fumait d'abord le tabac avec recueillement, puis, une fois la pipe vide, on essayait de tirer quelques bouffées de la cendre ; pour prolonger le plaisir, les enrégés en arrivaient à brûler le fourneau de leur pipe. Après cela, il y en avait pour une semaine. Les incorrigibles fumaient, dans l'intervalle, des débris de corde et de la ficelle. Nous n'avions pas de chique, et plusieurs d'entre nous y suppléaient en mastiquant de gros morceaux de corde. Pour faciliter la salivation, je mâchonnais, pendant la marche, des morceaux de bois, surtout du merisier, dont étaient faites les raquettes norvégiennes. Je ne saurais dire le plaisir que nous trouvions dans ces chiques d'espèce inusitée jusqu'alors.

FRIDTJOF NANSEN.